

faisant des signes de croix et marmottant une prière.

Lucifer, rendu furieux par cette scène, bondit, avec la souplesse d'un tigre, sur le père Therrien, et l'étreignant à la gorge de ses griffes de fer, cria d'une voix grondante comme un tonnerre :

—Vendez-moi votre âme, ou je vous étrangle !

Le bonhomme, se débattant comme un damné, criait :

Mettez-lui l'étole ! mettez-lui l'étole !

Je saisis l'étole et la passai autour du cou du diable.

Aussitôt Satan lâcha prise et disparut par la porte restée ouverte qu'il referma avec un bruit d'enfer.

Et le narrateur, qui se pâmait en racontant cela, ajouta :

—Et dire que j'ai eu la méchanceté de laisser le père Therrien passer le reste de la nuit seul dans son moulin.

—Vous avez eu de la chance que le bonhomme n'ait jamais su que vous lui aviez joué un tour, remarquai-je.

—De la chance ?

Cet animal de G.....qui est bavard comme une commère, nous a vendus, le père Therrien nous a intenté une poursuite, et notre fumisterie nous a coûté la bagatelle de cinq cents dollars.

AUGUSTE VERGER.

JEAN ET JEANNE SORIOL,

LÉGENDE.

LA CAPITULATION.

Sur le bord de la route si connue qui conduit de la ville de Montréal au village de la Côte des Neiges, à main gauche, en plein milieu d'un petit champ de jardinier, le passant d'aujourd'hui voit, sans y prêter beaucoup d'attention, trois pans de mur, délabrés, noircis par l'âge, s'émiettant lentement, lentement, comme à regret sous les coups du temps, et dont il ne restera bientôt que de rares vestiges éparpillés ça et là, dont la génération qui va suivre, aussi oublieuse que la présente génération, n'aura guère souci.

Pourtant, ces vieux murs tenaces, construits comme savaient en construire nos aïeux, ont leur légende ; légende intéressante que je vais essayer de raconter de mon mieux.

Donc, ces vieux murs, cet amoncellement de cailloux, à travers les fentes desquels, pendant l'été, poussent l'herbe St. Jean et la Marguerite, appartiennent à une maison de date très-ancienne. C'est là que naquirent, en 1735 Jean Soriol, et en 1737 Jeanne sa sœur, du légitime mariage de Antoine Soriol, messager ordinaire du gouverneur de Montréal et de Juliette Lauzon.

Juliette était la fille du Sieur Lauzon qui a laissé son nom à un endroit bien connu de notre province, et de la belle Onyi-milah dont le père, un chef de la tribu des Maléchites, avait toujours été un des plus fidèles alliés des Français.

Le sang indien coulait donc dans les veines de Jean et de Jeanne Soriol.

Ce fut également dans cette maison même, que le général de Lévis, au mois de septembre 1760, après s'être vu refuser les honneurs de la guerre, obéissant la mort dans l'âme, aux ordres du marquis de Vaudreuil, dût signer cette capitulation mémorable qui donnait à la couronne d'Angleterre le plus beau joyau de cette couronne de France, qu'un Bourbon sans cœur et sans mœurs souillait alors en compagnie d'une prostituée.

Jean Soriol avait, à cette époque, atteint l'âge

de vingt-cinq ans. C'était un beau gars dans tout l'acception du mot, un cœur d'or et une tête chaude ; mais il était en même temps doué d'un tempérament qui n'acceptait aucune règle, et que la discipline, même la plus sévère, ne pouvait assouplir.

Jean était au service du gouverneur de Montréal qui avait remarqué sa grande bravoure et ses allures peu communes.

Malgré les égards qu'on avait pour lui, Jean commit souvent des infractions sérieuses à la discipline. Il lui arriva même une fois de souffleter, en pleine rue, un jeune officier de la troupe régulière dont la morgue hautaine l'offusquait. Une autre fois pendant une revue militaire, il avisa dans les rangs, un autre officier qui, la veille, s'était permis un propos inconvenant sur le compte de sa sœur Jeanne, et, à la grande surprise de tout le monde, força l'insulteur à baiser la terre.

Pour ce coup de tête et pour beaucoup d'autres du même genre, Jean passa en conseil de guerre, mais il se tira heureusement d'embarras, grâce aux démarches d'une certaine madame Péan qui avait de l'influence sur le gouverneur, (en ce temps-là il y avait aussi de cette sorte de femmes)—et à qui cet étrange garçon ne déplaisait pas du tout.

Au moment où Lévis allait remettre au général Amherst le lugubre document qui nous constituait sujets anglais, Jean Soriol entra comme une bombe dans l'appartement où se trouvaient ces deux commandants avec leurs états-majors, et jeta à leurs pieds plusieurs hampes de drapeaux à moitié calcinées.

Jean venait de brûler les drapeaux de l'armée française vaincue, il n'avait pas voulu les laisser tomber entre les mains des conquérants.

Les officiers anglais voulurent se saisir de lui, mais Amherst qui, tout anglais qu'il fut, admirait les hommes de cœur, leur fit signe de le laisser libre.

Pendant que se déroulait cette scène, un jeune homme de la suite du général anglais, portant le costume pittoresque des militaires écossais au service de l'Angleterre, avait remarqué Jeanne Soriol que la peur retenait blottie dans un coin de l'appartement. Frappé de la beauté de la jeune fille, car Jeanne était belle comme le jour, le jeune officier, en galant écossais qu'il était, s'approcha d'elle respectueusement, et lui parlant en français, il chercha à la rassurer tout en lui faisant quelques compliments flatteurs mais de bon goût.

Ce jeune guerrier étranger qui avait nom Donald Cameron Fraser, était très bien fait de sa personne, il avait l'air distingué et manifestait des sentiments nobles. C'était un brave, et à la tête de son régiment s'était déjà distingué par plusieurs actions d'éclat. Aussi le commandant en chef des troupes anglaises l'avait-il en grande estime.

Jean Soriol, que les officiers anglais avaient relâché, aperçut tout-à-tout le jeune écossais parlant à sa sœur : ne devinant pas le motif de sa conduite, mais croyant plutôt à une insulte faite à Jeanne, le cœur plein de rage il se rua comme un tigre sur Donald Cameron Fraser qu'il terrassa.

C'en était fait de Jean Soriol si le général Amherst ne se fut de nouveau interposé en sa faveur et ne lui eut commandé de sortir immédiatement. Notre héros eut bientôt pris une décision ; il courut embrasser Jeanne, qui tremblait de peur, la pauvre, puis il gagna la porte ; mais avant de sortir il lança aux officiers anglais, en leur montrant le poing, ces paroles de vengeance impitoyable. "Tant que je serai vivant, je tuerais un anglais par jour, car je ne capitule pas, moi," puis il s'éloigna.

Au moment où Jean Soriol s'enfuyait ainsi, oubliant dans sa fureur qu'il était le seul protecteur de sa sœur et de sa mère veuve depuis la dernière bataille livrée sur les plaines d'Abraham, Jeanne se jeta aux pieds de Donald Cameron Fraser et fit en pleurant un appel à ses sentiments d'honneur, pour n'être point molestée ; et ce ne fut pas en vain. L'officier qui, au cours des batailles se grisait avec l'odeur de la poudre, le bruit de la fusillade et le râle des mourants, fut touché de compassion en contemplant les deux beaux yeux mouillés de larmes de la sœur de Jean Soriol ; son cœur s'émut en écoutant la douce voix de cette adorable Canadienne qui sans s'en douter venait d'en faire la conquête. Aussi Donald Cameron Fraser devint dès cet instant l'ami le plus dévoué et le plus respectueux de Jeanne Soriol.

Les dernières formalités de la capitulation étaient accomplies, les personnages qui venaient de prendre part au grand drame de la conquête du Canada allaient se séparer, lorsqu'ils entendirent une détonation suivie d'un cri de douleur. Tout le monde fut bientôt dehors, et l'on put voir, en même temps que l'officier d'ordonnance du commandant anglais s'affaissant sur le cou de son cheval, la fumée d'un mousquet s'élevant au-dessus de la maison de Jean Soriol.

On chercha celui-ci en vain pendant quelques minutes aux alentours, il était disparu.

STANISLAS COTÉ.

(La fin au prochain numéro.)

LE TOUT MONTRÉAL

Nous avons reçu une charmante nouvelle signée une québécoise, ainsi qu'une *Requête à Ludovic*, de notre gracieuse collaboratrice Mina. Le manque d'espace nous force à remettre ces articles au prochain numéro. Si Ludovic connaissait le contenu de la requête qui lui est adressée, il ne nous pardonnerait jamais notre retard ! Heureux Ludovic !

Nous avons également reçu une correspondance signée Bozart, et nous l'avons envoyée son adresse, c'est-à-dire à Maud.

On se dépêche, le carême est proche, et on veut profiter des derniers jours du carnaval. Les fêtes se suivent toutes plus charmantes les unes que les autres, mais si rapprochées qu'il est impossible au malheureux chroniqueur, chargé de les décrire, de le faire aussi longuement qu'il le voudrait. Puis il faut le pardonner, cet infortuné, il est jeune comme tout autre, il danse, rit et s'amuse, et le lendemain, dame le lendemain, la main lui tremble un peu ! La première soirée de la semaine à laquelle nous avons assisté était celle de madame Alexis Cusson : musique excellente ; mademoiselle Charlotte Gauthier et monsieur Paul Wiillard, le professeur émérite, ont chanté, avec un goût et une science parfaite, quelques morceaux de leur répertoire.

La soirée donnée le jour suivant par madame Trestler, à sa résidence, rue St-Hubert, a été des plus brillantes. Plus de cent personnes avaient